

Solaris

d'après **Solaris** de **Stanislas Lem**

mise en scène

Pascal Kirsch



© Géraldine Aresteanu

du vendredi 4 au samedi 12 juin 2021

vendredi 4 juin 17h

samedi 5 juin 17h

dimanche 6 juin 16h

jeudi 10 juin 19h

vendredi 11 juin 19h

samedi 12 juin 18h

théâtre
des quartiers
d'ivry

centre dramatique
national du
val-de-marne

Manufacture des Œillets

1 place Pierre Gosnat, 94200 Ivry-sur-Seine

theatre-quartiers-ivry.com / 01 43 90 11 11

Contacts presse

MYRA

Rémi Fort, Lucie Martin

01 40 33 79 13 / myra@myra.fr

www.myra.fr

Solaris

texte **Stanislas Lem**

traduction **Jean-Michel Jasienko**

mise en scène **Pascal Kirsch**

avec **Yann Boudaud, Marina Keltchewsky, Vincent Guédon, Elios Noël, François Tizon, Charles-Henri Wolff**

musique **Richard Comte**

scénographie **Sallahdyn Khatir**

costumes **Virginie Gervaise**

lumière **Nicolas Ameil**

son **Lucie Laricq**

production **Compagnie Rosebud**

coproduction **Théâtre des Quartiers d'Ivry - CDN Val-de-Marne, MC2: Grenoble**

La compagnie Rosebud bénéficie du conventionnement de la Direction Régionale des Affaires Culturelles d'Ile-de-France

Avec le soutien de la SPEDIDAM

Durée estimée 2h15

Présentation

En 1961, l'URSS envoie un premier homme dans l'espace. La même année, Stanislas Lem écrit *Solaris*, roman fascinant dans lequel une planète recouverte par un océan aux pouvoirs étranges et inexplicables devient objet de convoitise puis de terreur pour l'expédition scientifique partie à sa rencontre. La planète Solaris révèle à l'humanité une réalité qui lui est impossible à supporter : sa capacité à tout détruire, au risque de se détruire elle-même. Aujourd'hui le risque de l'extinction de l'humanité est moins celui de l'arme nucléaire dénoncé par Lem, que celui de la catastrophe écologique à laquelle nous conduit notre mode de vie. Cette fable universelle qui a fasciné le monde du cinéma (Andreï Tarkovski l'adapte à l'écran en 1972 et Steven Soderbergh de même, trente ans plus tard), c'est aujourd'hui Pascal Kirsch qui s'en empare au théâtre avec une équipe de chercheurs en astronomie et d'un créateur sonore pour créer un véritable dispositif immersif et sensoriel nous transportant loin dans l'espace, tout en nous plongeant au plus profond de nous-mêmes.

Avant-propos

Voici une adaptation pour le théâtre du roman *Solaris* de Stanislas Lem, rendu célèbre au cinéma par le film d'Andrei Tarkovski. Le roman, écrit en Pologne en 1961, porte l'inquiétude de la guerre froide. Lorsque l'Humanité vivait « une épée de Damoclès au-dessus de la tête, l'angoisse ininterrompue qu'un petit malentendu dans la stratégie de dissuasion réciproque entre Moscou et Washington, qu'un petit accrochage suffiraient pour qu'une pluie de missiles nucléaires transforme la Terre en un immense cimetière ». C'est l'année de la Baie des Cochons, qui conduira à la crise des missiles de Cuba. L'année de la construction du mur de Berlin.

Si cette époque est révolue, souhaitons-le, la question des capacités de l'homme à détruire entièrement son environnement, et par conséquent lui-même, reste imprescriptible. Sa capacité de destruction, l'homme n'avait pas attendu l'arme absolue et le XX^{ème} siècle, « siècle Chien-Loup » selon la formule prophétique d'Ossip Mandelstam, pour l'éprouver. Je pense aux Portugais amarrant en Amérique, à la colonisation et combien d'autres tristes exemples de cultures et d'environnements saccagés, de génocides...

Stanislas Lem aborde cette question par un biais détourné, choisissant une certaine distance avec les abominations de l'Histoire. Car si toutes ces conquêtes, tous ces crimes et ces croisades en disent long sur l'homme, ce qu'ils en disent est aussi bien plus profond que le seul bruit des horreurs, des chiffres et des actes. Avec ce roman, il crée un espace nécessaire pour penser. Non pas en se retirant du monde et de l'humanité, mais en faisant un pas de côté pour mieux l'observer à distance. Plutôt que d'agiter le chiffon de l'Apocalypse et de la catastrophe imminente, Stanislas Lem choisit de s'éloigner du présent et de la Terre. Il crée un récit où l'homme est aux prises avec sa peur la plus fondamentale : celle de l'inconnu, de l'autre et, au fond, de lui-même, dans un ailleurs intersidéral illimité. 1961, c'est l'année où l'URSS envoie pour la première fois un homme dans l'espace.

Dans une station en orbite au-dessus d'une planète que les hommes ont appelé Solaris, un groupe de chercheurs fait face à une énigme qu'ils sont prêts à détruire parce qu'elle leur est indéchiffrable. Solaris n'a qu'un seul « habitant » : un Océan indéniablement intelligent et disposant de connaissances qui dépassent celle des hommes qui essaient, ou croient essayer d'entrer en contact avec lui. Mais parce que les signaux ou l'absence de réponse qui leur est renvoyée ne les satisfont pas, ils décident d'agresser la planète comme on casse un jouet pour en comprendre le fonctionnement.

Mais le résultat de ce genre d'opération est toujours le même : le jouet est

détruit et le secret reste entier.

L'intrigue du roman commence à ce moment où l'Océan – corps en mouvement capable de prendre une infinité de formes comme une analogie de la vie sur Terre – semble mettre en place un dispositif d'auto-défense pour contrer les bombardements acharnés de la station et éviter sa destruction. Cette défense utilise la capacité de l'Océan à sonder intimement l'humanité présente dans le vaisseau qui survole Solaris. Tout n'est qu'hypothèse puisque aucun langage commun n'est établi avec cet « Océan-Pensant », mais il semble bien que ce soit Lui qui se manifeste par la création de copies parfaites d'êtres vivants ayant occupé la vie psychique, affective, imaginaire ou inconsciente des membres de l'équipage : les Visiteurs. Des êtres qui rappellent et font appel à une part singulièrement obscure de chacun d'entre eux. Parce que ces apparitions bien « réelles » leur renvoient d'eux-mêmes une image impossible à supporter, les membres de l'équipage cherchent alors le moyen, non plus tellement d'entrer en contact avec « l'Océan Génial », mais au contraire d'interrompre la communication en se débarrassant physiquement de ces êtres qu'I l génère. Ils se retrouvent en contradiction avec leur mission, avec leurs intentions, face à leur peur d'eux-mêmes et leur comportement meurtrier. Et alors que la grande aventure de la rencontre avec l'habitant de ce nouveau monde échoue, alors que la quête d'un contact s'enlise dans un silence inébranlable, les hommes de l'équipage deviennent pour eux-mêmes cet absolu étranger qu'ils recherchaient. Finalement, il s'agira plus pour eux d'apprendre sur leur nature véritable que sur celle de la planète, dont la vie restera une suite d'hypothèses incertaines.

L'enjeu ici n'est donc pas celui, avoué par l'expédition de déchiffrer l'énigme d'un être inconnu, habitant une planète lointaine Mais de se rencontrer soi, et alors peut-être, l'autre.

Bien sûr, depuis 1961, la Guerre Froide semble « dégelée ». Les avancées de l'anthropologie, la prise de conscience écologique, la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme ont accessoirement droit de cité dans le monde politique. Mais qu'en est-il de la conscience de notre capacité de tout détruire, au risque de nous détruire. Ou l'inverse, de nous détruire au risque de tout détruire.

Ne serait-ce pas une des fonctions du théâtre, sa place dans la cité, que d'être le lieu où tenter une expérience intérieure et collective, qui nous laisserait rêver ensemble à une autre manière d'être et de faire ?

Ce que j'essaie d'écrire ici c'est combien ce roman de science-fiction, fable métaphysique, pourrait devenir au théâtre, sans qu'il y manque le plaisir d'un récit fascinant, une catharsis bienfaisante faite de jeu et d'incarnation. C'est ce que je voudrais mettre en scène.

Pascal Kirsch

Processus de création

L'adaptation que j'ai constituée à partir du roman *Solaris* doit être envisagée comme une carte. C'est elle qui guidera le travail avec les acteurs. Je crée avec eux des scènes absentes du roman : le dernier rapport que Gibarian adresse à la Terre ; le testament laissé par lui pour Kelvin sur la nature de son Visiteur et les gouffres qu'ouvre en lui cette rencontre ; ou encore « l'image manquante » de Berton, celle qu'il refuse de livrer à la commission d'enquête sur la disparition du pilote Fechner.

Le plus souvent, dans mes précédentes créations, la langue s'est trouvée au cœur du travail : celle de Jahn, Maeterlinck ou Büchner. Mais à d'autres moments, la langue était moins centrale que le récit et le propos porté par la matière première (*Et hommes et pas* de Elio Vittorini ou *Tombé du Jour*). C'est le cas ici. Il s'agira d'utiliser un matériau pour y puiser la trame et les thèmes de la création de *Solaris*. Je propose aux acteurs de ne pas respecter « à la lettre » ou à la virgule prêt le texte que j'ai rassemblé. Il conviendrait plutôt d'y puiser l'élan et la structure autour de laquelle rassembler notre questionnement.

Les thématiques sous-jacentes qui traversent le texte sont nombreuses, comme j'ai commencé à le relever dans l'avant-propos : c'est affaire de clivages dans la conscience humaine, de notre incapacité à comprendre les techniques que nous sommes capables d'inventer, de notre morale dans un monde que l'homme est désormais en mesure de détruire, des dégâts de l'ethnocentrisme...

Le roman porte en lui beaucoup d'interrogations, secrètes mais vives, virulentes, de par le contexte historique dans lequel il est écrit.

Bien que ce contexte soit déjà décrit dans l'avant-propos, notons encore ceci. En 1961 commence à se poser la question de l'imprescriptibilité de certains crimes, car 15 ans ce sont écoulés depuis la chute du régime nazi. Et à propos de justice internationale, la question prend un tour grinçant lorsqu'on se rappelle que le premier procès du genre, celui de Nuremberg, a débuté le surlendemain de l'explosion à Hiroshima de la bombe atomique. C'est-à-dire la veille de Nagasaki !

Pascal Kirsch

Biographies

Stanisław Herman Lem, francisé en Stanislas Lem, est un écrivain de science-fiction polonais. Il est né le 12 septembre 1921 à Lviv (aujourd'hui en Ukraine, Lwów en polonais). Il s'installe à Cracovie en 1946 où il vivra l'essentiel de sa vie, jusqu'à sa mort le 27 mars 2006 (à 84 ans).

La ville de Lviv, où il passa les 26 premières années de sa vie, était incorporée à la nouvelle Pologne indépendante depuis la fin de la première guerre mondiale. Occupée par les Soviétiques, au début de la Seconde Guerre mondiale, elle fut envahie par les Allemands de manière inattendue en juillet 1941. Devenue capitale du Distrikt Galizien, c'est là qu'en 1942, Hanz Frank annonce la mise en place de la Solution Finale. C'est aussi là qu'étudièrent deux juristes juifs qui jouèrent un rôle déterminant dans le procès de Nuremberg et auxquels nous devons les concepts de « crime contre l'humanité » et de « génocide ». Lviv devient Ukrainienne après la victoire de l'Armée rouge sur les Nazis à l'été de 1944. Lemberg, Lviv, Lvov et Lwów désignent la même ville qui a changé huit fois de mains entre 1914 et 1945.

Jusqu'à tout récemment, Stanislaw Lem était un écrivain sans biographie. Il est pourtant l'un des rares Juifs survivants de la région. Mais il avait choisi, sa vie durant, de rester très discret, particulièrement en Pologne, sur son origine et son passé de survivant. Après guerre, à Cracovie, il suit des études de médecine qu'il abandonne et devient traducteur d'articles scientifiques en même temps qu'il débute une carrière littéraire. Il compose des livres en utilisant de nombreux genres littéraires, naviguant entre science et philosophie. D'abord d'un genre réaliste, puis contourne bientôt la censure grâce à la Science-Fiction. L'absence d'éléments biographiques et une œuvre protéiforme firent de lui une sorte de « cerveau électronique », telle que le décrit Philipp K. Dick dans sa lettre de dénonciation au F.B.I accusant LEM d'être le cryptonyme d'un collectif d'écrivains agents communistes. Dans les années 80, Stanislas Lem quitte quelques temps le « bloc de l'est » pour s'installer à Vienne mais reviendra à Cracovie dès la chute du mur.

Pascal Kirsch a été formé comme comédien au conservatoire de Tours puis à l'école Parenthèses de Lucien Marchal. Il joue d'abord sous la direction de Marc François, notamment dans *Les Aveugles* de Maeterlinck en 1994. Très vite, il se place de l'autre côté du plateau et assiste les metteurs en scène Bruno Bayen, Thierry Bedard et, au cours de stages, Claude Régy. Il monte son premier spectacle, en 2001, *Le Chant de la Meute* à partir de textes de Büchner et de Celan. En 2003, il fonde au Mans, avec Bénédicte Le Lamer, la compagnie pEqUOd qu'il dirige jusqu'en 2010, créant entre autres *Tombée du jour*, *Mensch* d'après Büchner, et *Et hommes et pas*, adaptation d'un roman de Vittorini. Pascal Kirsch dirige ensuite Naxos-Bobine, un lieu pluridisciplinaire à Paris. Depuis 2014, il fait partie du Collectif des quatre chemins, terrain d'expérimentation et de laboratoire hors production initié par le Centre dramatique national La Commune d'Aubervilliers. En 2015, il met en scène le poème dramatique de Hans Henny Jahn *Pauvreté, Richesse, Homme et Bête*, grand récit aux allures de conte. Il intervient dans des écoles telles que celle du Théâtre national de Bretagne à Rennes, l'Ensad de Montpellier et l'Ensad de Paris dont il a signé la mise en scène de sortie de promotion en 2016.

Tarifs

tarif plein 18€ à 24€ euros (15€ à 17€ avec le pass)

tarif réduit 6€ à 16€ euros (8€ à 14€ avec le pass)

Accès



station Mairie d'Ivry

sortie rue Robespierre ou Marat



station Maryse Bastié

(25 minutes à pied)



station Ivry-sur-Seine

(trains Mona, Romi, Gota, Nora)

sortie centre-ville



125 et 323 arrêt Hôtel de Ville d'Ivry

132 arrêt Mairie d'Ivry – Metro

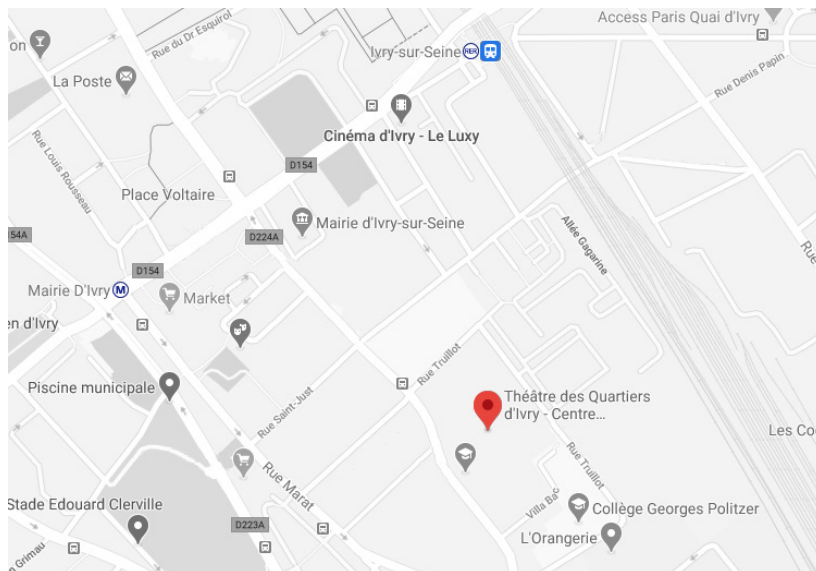
182 arrêt Saint-Just



en voiture adresse GPS, 25 rue Raspail périphérique

sortie Porte d'Ivry direction Ivry centre-ville

(gratuit le soir sur le parking de l'Hôtel de ville sauf lundi et jeudi soir)



Prochains rendez-vous

Projet Newman

Amine Adjina – Émilie Prévosteau

Du vendredi 20 au dimanche 22 novembre, puis du Vendredi 27 au dimanche 29 novembre 2020

Sous l'orme

Charly Breton – Le 5ème quart

Du mercredi 9 au mercredi 16 décembre 2020

Jacqueline, écrits d'art brut

Olivier Martin-Salvan

Du jeudi 28 au dimanche 31 janvier, puis du mardi 2 au vendredi 5 février 2021